

INTERVIEW DE M. ANATOLE FRANCE. — AUX COMMUNES : LA LETTRE DE CHARLES I^e

EXCELSIOR

5^e Année. — N° 2.740. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Vendredi
17
MAI
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS:
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE FONDATEUR ::

UN BLESSÉ DE LA GRANDE BATAILLE : LE CHRIST DU MONT RENAUD



SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE LA SOMME : AU FOND, ON VOIT LE FAMEUX MONT RENAUD

Dès le début de l'offensive, ce coin de l'Ile-de-France a été témoin de combats acharnés. Le mont Renaud, qui domine tout le pays, est, en effet, une position stratégique de première importance. Les Allemands ont tout fait pour s'en emparer ; mais, malgré leurs

assauts répétés, ils n'ont pu en déloger les admirables et tenaces tantassins français, qui avaient reçu pour mission de s'y maintenir coûte que coûte. Voici, à l'arrière-plan, le mont Renaud, dont les pentes sont labourées d'obus, et, au premier plan, le calvaire fameux.

INTERVIEW DE M. ANATOLE FRANCE

"Oui, il faut créer à Paris un Musée Jeanne d'Arc", nous dit le plus illustre des historiens de la vierge guerrière.

L'HOTEL DE SENS SEMBLE TOUT DÉSIGNÉ

L'idée de créer à Paris un musée Jeanne d'Arc a été chaleureusement accueillie. Plusieurs lecteurs d'*Excelsior* ont bien voulu nous envoyer leur adhésion à ce projet patriote.

Qu'ils en soient remerciés ici.

Mais qu'en pense le plus illustre des historiens contemporains de la Pucelle, le prestigieux écrivain qui sait revêtir de la forme la plus traditionnelle, la plus classique, les hardies de la plus généralement, les plus modernes, Anatole France ? Pour l'apprendre de sa bouche même, nous avons fait l'agréable pèlerinage de la Bechellerie.

La Bechellerie, c'est le manoir, c'est la maison de M. Bergeret. Où le pouvait-il choisir, sinon au jardin de Touraine, où fleurissent ses ancêtres intellectuels : Ra-



M. ANATOLE FRANCE ET M. J.-J. BROUSSON

belais, Descartes, Balzac ? Comme la Chanoine du vigneron de lettres Paul-Louis Courier, la Bechellerie d'Anatole France est sise sur la rive droite de la Loire, aux environs de Tours. Bâti sur une terrasse ornée de balustrades et de vases harmonieux, le logis Louis XIV domine les vintages coteaux et la sinuose rivière argente.

Nous trouvons le maître écrivain frileusement assis au coin de la cheminée, qu'orne une admirable duplique du buste de Jean-Jacques, par Houdon. Sur sa tête néigeuse, le légendaire petit bonnet de soie cramoisi qui tient le milieu entre la Carmagnole révolutionnaire et la paumusette des cardinaux.

La main noyée dans les ondes de sa barbe socratique, les yeux mi-clos, le prince des romanes Badine d'abord... L'ironie, chez lui, est une forme de la bienveillance.

Créer un musée Jeanne d'Arc... Mais oui ! mon cher ami... Il le faut, et sans retard ! A défaut d'autres choses, on y conservera toujours un conservateur !

La boutade dissimule mal la profonde tendresse de l'historien pour son héroïne... La malice des yeux s'éteint... La voix se fait grave et affectueuse. Le voilà qui parle de la vierge au grand cœur comme d'une personne contemporaine, très familière et très aimée :

— Elle est venue ici, vous le savez, mon ami. C'est la ville de Tours qui lui donna un fourreau de cuir pour protéger la miraculeuse épée trouvée à Pierrefont... C'est encore à Tours qu'on peignit son bel étendard, orné d'images pieuses et de l'Isidore... Vous souvenez-vous ? Nous avons travaillé tous deux à cette histoire ? Le peintre était Ecossais. Il était pauvre... Il avait une fille, nommée Hélène, qui était prête de se marier... Par lettres closes, plus tard, Jeanne d'Arc prisa les élus de Tours de donner à cette Hélène, par amour et honneur d'elle, cent écus en présent de noces... Mais les nobles tourangeaux refusèrent tout net, arguant qu'il convenait mieux employer les deniers municipaux aux réparations de la ville... Toutefois, ils assistèrent en corps à la noce et firent offrir le pain et le vin d'honneur.

— Jeanne est aussi venue à Sully... Tout ce pays est plein d'elle... »

Maintenant, le maître est debout. Drapé dans son ample robe de chambre qui lui donne un petit air ecclésiastique, il montre du doigt le fin paysage de futaies rousses et vertes, où pointent les clochers aigus, qui tend comme une tapisserie royale dans la baie de la fenêtre.

Après un moment de silence, il reprend : — Oui, il faut créer un musée Jeanne d'Arc. L'histoire de cette brave Française, qui incarne si miraculièrement le hon sens et le courage des petites gens de chez nous, est trop méconnue. Nous sommes vraiment trop ingrats. Voyez ce que les Anglais ont fait pour Shakespeare, les Allemands pour Goethe... Et puis, comme vous le remarquez justement dans votre article, trop de pièces précieuses pour l'historien ont disparu. Vous savez, d'ailleurs, mieux que qui-conque, puisque vous m'y avez aidé, combien j'ai eu de peine à retrouver certains textes. Si l'on réunissait en un seul livre tous les documents historiques, bibliographiques, iconographiques intéressants l'histoire de Jeanne d'Arc, on épargnerait bien de la peine et du temps aux futurs historiens et même aux artistes désireux d'illustrer la plus merveilleuse page de nos annales... Peut-être aurions-nous enfin cette image de Jeanne d'Arc, statue ou tableau, que nous attendons ; car, si elle a beaucoup d'effigies, elle attend encore, on peut bien le dire, sa véritable expression iconographique... Mais ce n'est pas, ou le placez-vous ?

— Eh ! dans quelque vieux logis du moyen âge...

— Hélas ! le Paris du moyen âge est presque tout entier tombé sous la pioche des démolisseurs, comme est en train de disparaître le beau Paris de la Régence, de

Louis XV et de l'Empire. Logée dans un de ces curieux hôtels qu'on jeta si cruellement à terre, Jeanne ferait un miracle de plus ; elle sauverait des vandales un peu de la beauté française...

— Mais j'y pense... Il y a justement l'hôtel de Sens, l'ancienne et pittoresque résidence des évêques métropolitains de Paris. La ville, qui l'a acheté, ne sait pas encore pour quoi. Quelle plus belle destination ? A vrai dire, l'hôtel est de soixante ans postérieur à Jeanne d'Arc. Il fut construit, je crois, vers 1500 ; mais il garde dans sa silhouette générale toutes les caractéristiques, toutes les subtilités du temps de la Pucelle. Je l'y vois très bien là, entourée, comme vous le projetez, de toutes ses reliques... A mon avis, il y faudrait joindre les portraits — originaux ou copies — de ceux qui collaborèrent avec elle à la libération de la France : Charles VII, d'après les célèbres miniatures de Chantilly ; Dunois, Xaintrailles... J'y voudrais aussi le plan de toutes les bonnes villes qui coopérèrent d'un si bel élan à la défense de la patrie... Car l'épopée de Jeanne d'Arc, c'est un peu l'épopée des villes françaises...

— Maître, ne sera-t-il pas juste aussi de loger chez elle ceux qui l'ont si bien servie, les probables historiens qui ont désempêché sa mort : Quiqueran, Vallet de Virville, Luce, Michelet, France ? Ils ont été à la peine... Il convient qu'ils soient à l'honneur...

— Flatteur ! J'ai quelque chose de mieux que mon portrait à offrir à votre musée quand il sera fondé... Je garde plusieurs des postes fixes de sirènes, beaucoup n'entendent point les cloches, parce qu'ils habitent loin d'une église. Pour ces derniers, l'alerte ne prit pas fin, et il n'y avait point de raison, s'ils y étaient descendus, pour qu'ils remontassent de leurs caves avant le jour.

La fantaisie est une des qualités de l'esprit français, c'est entendu, mais il convient de songer que l'excès en tout est un défaut et que l'administration, à qui est imputable l'erreur de l'avant-dernière nuit, a transformé cette qualité charmante en dangereux défaut.

Jean-Jacques BROUSSON.

La loi Mourier dans les usines de guerre

Plusieurs conférences, ayant pour objet l'application de la loi Mourier et sa répercussion dans les usines de guerre, ont eu lieu hier entre le président du Conseil, les secrétaires de la Fédération des métaliers et ceux de la C. G. T., et entre ces derniers et les membres du groupe socialiste de la Chambre.

On nous communique, d'autre part, le procès-verbal suivant :

La commission de l'armée a été mise au courant par M. Albert Thomas des conséquences produites par les opérations de relève dans des usines travaillant pour la guerre.

Après un échange de vues auquel ont pris part MM. Albert Thomas, Renoult, Deschamp, Picard, Paté, Renaudel, Ferry, général Pédroya et Vandamme, la commission chargée son président et une délégation composée de MM. Paté, Bouilloux-Lafont, le général Pédroya et Abel Ferry se rendirent auprès du président du Conseil pour se renseigner sur les répercussions de la situation présente quant aux fabrications de guerre, et sur les conditions dans lesquelles est appliquée la loi Mourier pour la relève dans les usines.

La Bessarabie restera à la Roumanie

BALE, 16 mai. — On mandate de Bucarest que M. A. Marghiloman a déclaré, dans une interview, que la Bessarabie restera complètement à la Roumanie, sauf une légère rectification de frontière qui sera peut-être faite dans le nord.

L'état de Constantin s'est encore aggravé

ATHÈNES, 16 mai. — Un communiqué du bureau de la presse annonce que l'ex-roi Constantin vient d'avoir une nouvelle attaque de pleurocéie purulente et que son état est considéré par les médecins comme grave.

Après un moment de silence, il reprend : — Oui, il faut créer un musée Jeanne d'Arc. L'histoire de cette brave Française, qui incarne si miraculièrement le hon sens et le courage des petites gens de chez nous, est trop méconnue. Nous sommes vraiment trop ingrats. Voyez ce que les Anglais ont fait pour Shakespeare, les Allemands pour Goethe... Et puis, comme vous le remarquez justement dans votre article, trop de pièces précieuses pour l'historien ont disparu. Vous savez, d'ailleurs, mieux que qui-conque, puisque vous m'y avez aidé, combien j'ai eu de peine à retrouver certains textes. Si l'on réunissait en un seul livre tous les documents historiques, bibliographiques, iconographiques intéressants l'histoire de Jeanne d'Arc, on épargnerait bien de la peine et du temps aux futurs historiens et même aux artistes désireux d'illustrer la plus merveilleuse page de nos annales... Peut-être aurions-nous enfin cette image de Jeanne d'Arc, statue ou tableau, que nous attendons ; car, si elle a beaucoup d'effigies, elle attend encore, on peut bien le dire, sa véritable expression iconographique... Mais ce n'est pas, ou le placez-vous ?

— Eh ! dans quelque vieux logis du moyen âge...

— Hélas ! le Paris du moyen âge est presque tout entier tombé sous la pioche des démolisseurs, comme est en train de disparaître le beau Paris de la Régence, de

UNE NUIT AGITÉE

DEUX ALERTES SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

La première alerte fut régulière. La seconde, en revanche, a témoigné d'une regrettable fantaisie.

L'avant-dernière nuit fut mouvementée : Première alerte de 10 heures du soir à minuit. Seconde alerte de 1 h. 45 du matin à 2 h. 30.

De la première, rien à dire : les sirènes fixes — qui doivent être 26 et qui ne sont encore que 10 — se firent entendre dans leur rayon de sonorité, lequel est loin de couvrir tout Paris. Les sirènes complémentaires des voitures de pompiers vinrent aviser peu après ceux qui n'avaient pas entendu les trompes fixes du danger qu'ils courraient. L'alerte terminée, les cloches sonnèrent, entendues, comme les sirènes immuables, par une partie seulement de la population. Pour l'autre partie les pompiers firent entendre la « Breloque ». Ce fut régulier, précis, parfait.

Les louanges s'appliquent moins bien à la seconde alerte.

Seules, les sirènes fixées se firent entendre. Y avait-il lieu de s'émouvoir ou non ? Aucun communiqué ne nous l'a fait connaître. Il demeure évident que, dès l'instant où l'on avait commencé de donner l'alerte, on devait aller jusqu'au bout, quitte, si l'on n'avait pas lieu de persister, à faire sonner, quelques instants plus tard, cloches et clairons.

On ne fit rien de cela : les pompiers ne sortirent ni pour le début de l'alerte, ni pour la fin. Seules, les cloches avisèrent Paris que la menace n'exista plus.

Il est donc arrivé ceci :

1^o Des Parisiens n'ont pas entendu l'alerte et, s'il y avait vraiment danger, c'est une faute administrative grave qui pouvait coûter des existences humaines ;

2^o Parmi ceux qui l'avaient entendue, se trouvant près des postes fixes de sirènes, beaucoup n'entendent point les cloches, parce qu'ils habitent loin d'une église. Pour ces derniers, l'alerte ne prit pas fin, et il n'y avait point de raison, s'ils y étaient descendus, pour qu'ils remontassent de leurs caves avant le jour.

La fantaisie est une des qualités de l'esprit français, c'est entendu, mais il convient de songer que l'excès en tout est un défaut et que l'administration, à qui est imputable l'erreur de l'avant-dernière nuit, a transformé cette qualité charmante en dangereux défaut.

Le 15 mai, nous avons bombardé avec succès la gare et les voies de garage de Thionville. Vingt-quatre grosses bombes ont été lancées et des éclatements observés sur les hangars, les voies et les hauts fourneaux. La manufacture de Karlshütte, en bordure du chemin de fer, a été touchée quatre fois.

La question des abris

Autre chose : Nous avons demandé et l'administration a promis des signes lumineux pour indiquer les abris aux passants. Or, au cours des deux alertes de la nuit précédente, en dehors des « refuges » du Métro et du Nord-Sud, aucun abri, dans les rues noires, n'était indiqué utilement par aucun signe d'aucune sorte.

C'est encore une faute administrative, et non moins redoutable que l'autre.

Nous n'en sommes plus, hélas, à les compter.

Ce que furent les raids d'avant-hier

Comme nous l'avons annoncé hier, la journée de mercredi fut marquée par plusieurs tentatives d'avions allemands, qui ne purent atteindre la capitale. Voici quelques détails sur ces différents raids :

Mercredi, entre midi et une heure, un avion ennemi qui avait franchi nos lignes, fut vigoureusement attaqué par nos postes de défense aérienne et... il n'insista pas. Le soir même à 22 heures, alors que la population goûtait le douceur d'un soir de printemps et que les boulevards et les rues rebordaient de monde, des coups de siiflet retentirent, stridents et répétés. C'était le début d'une alerte. On l'attendait. Il y avait une alerte de température !

Les sinistres oiseaux devaient profiter de la beauté du ciel de mai ! Ils n'y manquèrent pas. Bientôt, tandis que chacun s'empêtrait, dans le plus grand calme, vers les plus proches abris, les sirènes fixes se mirent à rugir sans arrêt, — entendues dans leur rayon, seulement, — et, enfin, la voix des sirènes mobiles déchira l'air léger, ne laissant aucun doute sur les intentions de l'ennemi, qui fit deux tentatives de bombardement.

Une première escadrille allemande laissa tomber des projectiles à une trentaine de kilomètres au sud du point où elle avait franchi nos lignes et regagna son centre un peu avant 23 heures.

Un second groupe, composé de quatre avions, ayant franchi les lignes peu d'instants après, se dirigea sur le sud-ouest. Il jeta quelques torpilles qui ne causèrent aucun dommage et dut rebrousser chemin.

La fin de l'alerte, comme l'on sait, fut donnée à 23 h. 55.

On pouvait espérer que c'était fini pour la nuit. Mais, à 1 h. 45 du matin, une nouvelle alerte était donnée. A 2 heures 30 tout rentrait dans le calme, les cloches ayant sonné pour indiquer la fin de l'alerte.

Après un moment de silence, il reprend : — Oui, il faut créer à Paris un Musée Jeanne d'Arc. L'histoire de cette brave Française, qui incarne si miraculièrement le hon sens et le courage des petites gens de chez nous, est trop méconnue. Nous sommes vraiment trop ingrats. Voyez ce que les Anglais ont fait pour Shakespeare, les Allemands pour Goethe... Et puis, comme vous le remarquez justement dans votre article, trop de pièces précieuses pour l'historien ont disparu. Vous savez, d'ailleurs, mieux que qui-conque, puisque vous m'y avez aidé, combien j'ai eu de peine à retrouver certains textes. Si l'on réunissait en un seul livre tous les documents historiques, bibliographiques, iconographiques intéressants l'histoire de Jeanne d'Arc, on épargnerait bien de la peine et du temps aux futurs historiens et même aux artistes désireux d'illustrer la plus merveilleuse page de nos annales... Peut-être aurions-nous enfin cette image de Jeanne d'Arc, statue ou tableau, que nous attendons ; car, si elle a beaucoup d'effigies, elle attend encore, on peut bien le dire, sa véritable expression iconographique... Mais ce n'est pas, ou le placez-vous ?

— Eh ! dans quelque vieux logis du moyen âge...

— Hélas ! le Paris du moyen âge est presque tout entier tombé sous la pioche des démolisseurs, comme est en train de disparaître le beau Paris de la Régence, de

SYMPOMES D'OFFENSIVE

18 AVIONS ET 4 DRACHENS ABATTUS SUR NOTRE FRONT

Les Anglais descendent 8 appareils allemands. Ils bombardent les usines de Thionville et de Karlshütte.

L'avant-dernière se prolonge, coupée seulement des coups de main et des bombardements réciproques qui sont de rigueur en pareil cas. L'aviation, favorisée par le beau temps, se montre de plus en plus active, et les pilotes alliés affirment une réelle supériorité sur les pilotes allemands.

La longue durée des préparatifs de l'Académie française a fait, d'après Immortels en vingt minutes, l'élection ne fut expédiée aussi rapidement. Elle a remplacé Alfred Mézières, M. René Boylesve, Paul Hervieu, M. François de Curel et Francis Clémens.

Le nombre des votants était le moins élevé : 110, mais, à la fin, 116, soit 6% de plus.

Le nombre des électeurs seulement étaient absents : 10, soit 1% de moins.

Le nombre des votants était le moins élevé : 110, mais, à la fin, 116, soit 1% de moins.

Le nombre des électeurs seulement étaient absents : 10, soit 1% de moins.

Le nombre des votants était le moins élevé : 110, mais, à la fin, 116, soit 1% de moins.

Le nombre des électeurs seulement étaient absents : 10, soit 1% de moins.

Le nombre des votants était le moins élevé : 110, mais, à la fin, 116, soit 1% de moins.

Le nombre des électeurs seulement étaient absents :

LE BANQUIER ZUCCO INCLUPÉ DE COMMERCE AVEC L'ENNEMI

Le financier négociait des titres volés en pays envahis par les Allemands ; il a été écrasé à la prison de Clermont-Ferrand.

Sur mandat de M. le juge d'instruction Bonin, des inspecteurs du contrôle général des recherches à la Sûreté viennent de procéder à l'arrestation du banquier parisien Zucco, qui a été écrasé à la prison de Clermont-Ferrand, sous l'inculpation de commerce avec l'ennemi.

Ce n'est pas la première fois que les opérations un peu trop audacieuses de ce financier lui valent des démolis avec la justice.

En 1912, la constitution de la « Mutualité Nationale Française » l'amena devant la onzième chambre correctionnelle qui, pour infraction à la loi sur les sociétés, condamna le banquier Zucco à six mois de prison et 5.000 francs d'amende.

En juillet de la même année, l'affaire du « Bien Social » ramenait devant les mêmes juges le banquier Zucco qui, cette fois, reçut deux ans de prison et 3.000 francs d'amende.

Ces condamnations successives n'entravent pas la carrière du financier, que l'on retrouve, au début des hostilités, nanti d'une mission à l'étranger et placé en sûris d'appel. Après un court séjour en Suisse, le banquier Zucco se fixa à Rome, où il fonda, sous le titre de la « Correspondance latine », un organe de propagande dont l'attitude nécessite l'intervention du gouvernement français. Le journal cessa brusquement sa publication, et le directeur, privé de son sursis d'appel, devait rejoindre son corps dans le plus bref délai.

En juin 1916, une enquête du gouvernement militaire de Paris faisait découvrir que le banquier Zucco avait touché pour plus de 100.000 francs de coupons de Rente russe pour le compte de la banque Ersbach, de Vienne (Autriche).

Le délit de commerce avec l'ennemi était certain. Mais les investigations de la police ont fait découvrir mieux encore. Quelques-unes des valeurs volées pendant l'occupation allemande de Clermont (Oise) auraient été négociées à Paris, par l'intermédiaire du banquier Zucco, qui achetait aussi à 60 %, en France, des coupons de valeurs ennemis, notamment de la Rente autrichienne, qu'il faisait encaisser par des agents de change genevois.

L'« Atlantique » torpillé peut rentrer au port

Le paquebot *Atlantique*, des Messageries Maritimes, a été attaqué en Méditerranée dans les premiers jours de mai.

Atteint par une torpille, il a pu rentrer dans un de nos ports par ses propres moyens. On a déploré la mort d'un passager européen et de neuf Arabes.

Krupp est décoré par le kaiser

AMSTERDAM, 16 mai. — Le kaiser vient de nommer M. Krupp von Bohlen commandeur de l'ordre de la maison royale de Hohenzollern. (Radio.)

Établissements Delaunay-Belleville

La Société anonyme des Etablissements Delaunay-Belleville procède au placement de 15.000 obligations 6 % de 500 francs faisant partie d'un emprunt de 15 millions autorisé par l'assemblée générale du 26 février.

Ces obligations nominatives ou au porteur seront amortissables en 15 années à partir de 1928. Le prix d'émission est fixé à 490 francs, jouissance du 15 mai 1918. Les demandes sont reçues à la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, 29, boulevard Haussmann, à Paris, et dans toutes ses agences.

Ces obligations rapporteront un intérêt de 6 % net, payable par semestre, les 1^{er} mars et 1^{er} septembre de chaque année. La société des Etablissements Delaunay-Belleville prend à sa charge tous impôts présents et futurs dont le capital et l'intérêt de ces obligations sont ou seraient passibles.

Les formalités prescrites par les dispositions législatives en vigueur ont été dûment accomplies et la publication de la notice a été faite au *Bulletin des Annonces légales obligatoires* à la charge des sociétés financières du 11 mars 1918.

Sur les tramways

On sait que sur les lignes :

14. « Bastille-Champ-de-Mars » ; 15. « La Muette-Rue Taitbout » ; 16. « Boulogne-Auteuil-Madeleine », les places de plate-forme centrale des motrices sont de 1^{re} classe.

Cette disposition sera étendue à dater du 18 mai courant aux lignes :

8. « Montreuil-Gare de l'Est » et 30. « Etoile-Place Blanche-Bastille ».

À la même date, sur ces deux dernières lignes, le nombre des places de 2^e classe des attelages sera augmenté de 12 places dans chaque voiture.

Sur les cinq lignes, les places des plates-formes extrêmes des motrices seront de 2^e classe.

LE "TIP" remplace le Beurre au Pellerin, 82, r. Rambuteau (2^e et 1^{re} étages).

DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

UN DISCOURS DE M. BALFOUR

UN DÉBAT A LA CHAMBRE DES COMMUNES SUR LA LETTRE DE CHARLES I^{er}

Le ministre des Affaires étrangères anglais déclare que si des représentants des belligérants soumettaient des propositions sérieuses de paix elles seraient examinées par les Alliés.

LONDRES, 16 mai. — Aujourd'hui, avant l'ouverture de la Chambre des communes pour les congés de la Pentecôte, M. Runciman a provoqué un débat sur la question des offres de paix faites, l'année dernière par l'Autriche.

M. Runciman a demandé au gouvernement quelques précisions sur la lettre de l'empereur Charles I^{er} qui fut récemment publiée en France. Il voulait savoir à quelle date cette lettre fut communiquée par le gouvernement français au premier ministre britannique et si des hommes d'Etat anglais autres que le baron Sommier furent consultés.

M. Runciman posa enfin les questions suivantes :

— Pourquoi les négociations ont-elles été abandonnées ? Fût-ce pour les motifs purement territoriaux ? Demandaient-ils les frontières de 1814 de l'Alsace-Lorraine ? S'il en est ainsi, le peuple anglais sera surpris, de voir de tels buts incorporés aujourd'hui dans nos buts de guerre.

Comment l'on doit accueillir les tentatives faites pour ouvrir une conversation

M. Balfour se levant aussitôt prend la parole :

— La question dont il s'agissait, commente-t-il, par déclarer, concernait non seulement l'Angleterre, mais encore ses alliés. Il est donc difficile de discuter avec une entière franchise.

M. Balfour admet que dans la situation internationale actuelle en Europe, il n'y a pas lieu de détourner les tentatives officieuses qui peuvent être faites pour ouvrir une conversation.

En ce qui concerne le cabinet anglais, déclare-t-il, je puis dire qu'à aucun moment nous n'avons pris l'initiative de telles conversations.

— Des représentants quelconques des belligérants désirent sérieusement nous soumettre des propositions, il est évident que nous ne les accueillerons pas sans en référer à nos alliés. Nous étudierons toutes ces propositions en parfait accord avec nos alliés. Mais je me garderai bien de poser en principe qu'il faut refuser d'écouter toute espèce de proposition officieuse ayant un cachet d'autenticité et présentant des garanties suffisantes.

M. Balfour ajoute, que le caractère officieux de telles conversations en fera nécessairement un sujet impropre à une discussion publique à la Chambre des Communes.

A qui fut communiquée la lettre de Charles I^{er}

M. Balfour aborde alors l'examen des faits connus. Il déclare que la lettre en question a été communiquée au président de la République Française et au président du Conseil des ministres sous le sceau de secret le plus absolu. Cette lettre ne devait être communiquée à personne d'autre qu'au premier ministre et au souverain de l'Angleterre ; il ne fut même pas permis de faire connaître aux collègues du premier ministre, membres du cabinet. La lettre fut donc communiquée aux premiers ministres de France et de Grande-Bretagne.

Une méthode incomode

— On ne saurait concevoir, continue M. Balfour, une méthode plus incomode pour des négociations aussi importantes ; on se trouve inévitablement en face de grandes difficultés.

M. Balfour rappelle qu'il se trouvait en Amérique à cette époque et qu'il n'appréciait pas les négociations qu'après son retour.

— On ne m'en a pas informé, dit-il, et je ne pouvais pas en être informé. Mais cela ne veut pas dire qu'on n'a manqué de confiance à l'égard des Etats-Unis. Je n'ai aucun secret pour le président Wilson ; toutes mes pensées sur la guerre et sur la diplomatie dans ses rapports avec la guerre lui sont entièrement ouvertes. Cette confiance

absolue que je lui ai témoignée, je continuerais toujours à la lui accorder. (Applaudissements.)

En passant, M. Balfour déclare qu'il n'y avait aucun rapport entre la conférence de Stockholm et la lettre de l'empereur Charles.

La question d'Alsace-Lorraine

— Au sujet de l'Alsace-Lorraine, dit-il, on me demande si la France se contenterait pas des frontières de 1870, et si elle désirerait celles de 1814 et de 1790. Il n'est pas question de faire de cette plus grande Alsace-Lorraine un but de guerre des Alliés. Je n'ai jamais donné à cette idée le moindre encouragement, elle ne fait pas non plus partie intégrante de la politique étrangère du gouvernement français.

Examinate les motifs de l'initiative austro-allemande, M. Balfour déclare :

— Nous ne saurons probablement jamais à quel motif ont obéi le comte Czernin et l'empereur Charles. Je suis tenté de croire que ces tractations faisaient partie de ce qu'on appelle une offensive de paix, c'est-à-dire une manœuvre entreprise par quelqu'un qui ne désire pas la paix, mais qui souhaite diviser ses adversaires en leur faisant des propositions. Une telle politique est à la base d'un grand nombre de ces tractations.

— Le comte Czernin, en poursuivant son offensive de paix, essaya de suggérer au monde, et spécialement au monde italien, l'idée qu'il était forcée de continuer la guerre pour que la France put obtenir l'Alsace-Lorraine.

— Voilà la suggestion faite par le comte Czernin.

— La lettre de l'empereur d'Autriche fut faite également en vue d'une offensive de paix, mais d'une offensive de paix s'adressant à un autre membre de l'alliance. Là, la suggestion était que la France aurait l'Alsace-Lorraine, mais aucune suggestion n'était faite que l'Italie aurait quelque chose. Cela, c'est un autre côté de l'offensive de paix.

— Voilà toute l'essence de la chose, et il n'y a rien d'étonnant à ce que M. Clemenceau, qui est un grand homme, mais n'est pas homme patient, voyant cette tentative cynique de diviser les Alliés en suggérant au monde que la guerre était continuée pour permettre à la France d'obtenir l'Alsace-Lorraine, se soit renvoyé et ait dit aux gens qui avaient fait ces insinuations :

— Vous avez vous-mêmes offert l'Alsace-Lorraine à la France il y a un an environ.

— Lorsque l'on a affaire à des gens aussi cyniques dans leurs méthodes que les puissances centrales, une espèce de contre-attaque est rendue presque nécessaire. Le mode de contre-attaque qui a été, en fait, adopté par M. Clemenceau, me semble avoir été complètement efficace, en ce sens qu'il a exposé et exposé de la manière la plus claire les méthodes qui inspirent la diplomatie des puissances centrales.

Il n'y avait en Allemagne aucun désir sincère de paix

Après avoir montré que la démarche des puissances centrales n'avait d'autre but que de semer la dissension entre les Alliés, M. Balfour ajoute qu'il n'y avait dans l'opinion publique de l'Allemagne, en tant que cette opinion existe, aucun désir sincère d'une paix vraiment raisonnable, c'est-à-dire d'une paix qui assure la paix du monde contre le rêve d'hégémonie allemande.

M. Balfour insiste sur ce point :

— On veut nous faire entendre que l'empereur d'Autriche a fait une proposition qui aurait pu être imposée à l'Allemagne, mettant ainsi fin à la guerre, et accordant l'Alsace-Lorraine à la France. Si cette proposition avait véritablement contenu des germes d'une paix honorable, n'est-il pas évident que la commission parlementaire française aurait exprimé le regret de voir

— Ainsi, M. Balfour démonte l'argument de l'opposition socialiste.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

— On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas de négociations entre les deux camps, mais il n'y a pas de négociations officielles.

<p

LES COURS

S. A. R. le duc de Brabant, fils de LL. MM. le roi et la reine des Belges, a été l'hôte de LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre au château de Windsor.

La princesse Alice de Athlone était également auprès des souverains anglais.

CERCLES

— Au scrutin du Jockey Club ont été admis hier à titre de membres temporaires : le lieutenant-colonel lord Charles Montagu, le major sir Samuel Scott Bart et le major M. H. Milner. Tous trois avaient pour parrains le général vicomte de Lestours et le général marquis de Nadaillac.

INFORMATIONS

— La princesse Michel Murat vient d'arriver à Nice.

— Une dépêche de Madrid annonce que S. Em. le cardinal Mercier vient d'être élu membre d'honneur de l'Académie royale des sciences morales et politiques d'Espagne. Le prélat est le seul personnage étranger revêtu de cet honneur.

NAISSANCES

— La comtesse Jean de Liniers a mis au monde un fils : Amaury.

— Mme René Melano d'Arc a donné le jour à un fils : Michel-François.

MARIAGES

— Ces jours derniers, à Saint-Sébastien, a été bénî le mariage de M. Xavier Iturralde avec Mme de Beneméjiz, fille ainée du marquis de Beneméjiz, grand d'Espagne de première classe.

Les témoins du marié étaient : M. Campion, M. Georges de Satrustegui, M. J. Eugéna et M. Farbigu ; ceux de la mariée : le duc de Santo Mauro, le marquis de Santa-Cruz, le marquis de Porralla, le comte de Urgnijo et M. Juan d'Obregón.

— Dans l'intimité vient d'être célébré, au château de Montijo (Côtes-du-Nord), le mariage du baron Marcel Jurien de La Gravière,



LE BARON M. JURIEN DE LA GRAVIÈRE ET M^e MARIE-RENÉE DE BOTMILIAU

au front, avec Mme Marie-Renée de Botmiliau.

Les témoins étaient : pour le marié, le vice-Julien de La Gravière, lieutenant au 14^e chasseurs, et le baron Julien de La Gravière, lieutenant de vaisseau, ses frères. Pour la mariée : sa sœur, Mme de Botmiliau, remplaçant son frère, le comte Jean de Botmiliau, lieutenant aviateur, retenu au front, et le comte de Villegas, attaché à la légation de Belgique, son beau-frère.

La quête a été faite par Mme de Maleissye, accompagnée par M. Alain de Botmiliau.

Assistaient à la cérémonie : comte et comtesse de Villegas, comtesse Edgar de Villemarque, capitaine, et comtesse de Masin, comtesse de Kergariou, comtesse A. de Guibrant, comte et comtesse S. de Lorges, comtesse de Bézillat, marquise de Kerouartz, comtesse de Fontenailles, etc., etc.

DEUILS

— Le corps de M. Gordon Bennett a été embauillé et mis en bière hier.

Ses obsèques seront des plus simples. Le cercueil sera dirigé sur Paris lundi et transporté à l'église américaine de l'avenue de l'Alma, qui sera transformée, pour la circonstance, en chapelle ardente.

L'inhumation aura lieu au cimetière de Passy.

Mme Gordon Bennett a reçu de nombreux télégrammes, notamment de M. Raymond Poincaré, de M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, lui présentant les condoléances du gouvernement français. Le général Lestquo, commandant la subdivision de Nice, accompagné de son chef d'état-major ; le commandant Roux, major de la garnison, ainsi que le prince de Broglie et M. Lesczman, ancien ambassadeur des États-Unis, ont également présenté leurs condoléances.

— La messe annuelle à l'intention des anciens élèves de l'Ecole polytechnique décédés ou tués à l'ennemi sera célébrée aujourd'hui vendredi, 17 mai, à 10 heures, en l'église Saint-Etienne du Mont.

— En l'église Saint-Philippe du Roule, hier à dix heures, un service a été célébré pour le repos de l'âme de la comtesse Minagay, née Pérignon.

— Nous rappelons que les obsèques de Mme Desmarais ont lieu ce matin à dix heures en l'église Saint-Philippe du Roule, où l'on se réunira.

Nous apprenons la mort :

De Mme Jeanne Coudyser, directrice de la pouponnière de l'œuvre du Secours de guerre, qui, depuis le début des hostilités, a sauvé des centaines de petits enfants français et belges. La défunte avait reçu la médaille des épidémies et la médaille d'argent de l'Assistance publique, en récompense de son admirable dévouement ;

Du commandant Paul Jaujref, chef de bataillon d'un régiment de zouaves et tirailleurs, tombé héroïquement à l'ennemi. Il avait épousé Mme de Gribauval et laisse cinq enfants ;

Prise à l'adresse des amis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

DONNEZ A VOS DENTS
BLANCHEUR ÉCLATANTE
PAR L'EMPLOI DU
DENTIFRICE BLEU'HÉRA
Garanti sans acide = Aseptisé. Conservé.
En vente en PÂTE, ELIXIR & POUDE dans toutes les Parfumeries
Brochure illustrée F° 81 83 Rue de Chezy NEUILLY (Seine)

Les Alliés se sont installés, pour la guerre, à l'Hôtel du Libre-échange. On y campe dans la plus fraternelle camaraderie, et tout y est mis en commun. Chacun s'efforce de faire bénéficier son voisin de son expérience personnelle et apporte même une certaine coquetterie à montrer ses petits talents de société.

Les Américains, en particulier, ont tenu à nous donner, sans retard, quelques utiles leçons de choses. A peine entrés chez nous, ils ont jeté un coup d'œil circulaire sur la France et ont immédiatement déclaré qu'on pouvait améliorer sérieusement cette traditionnelle hôtellerie de l'univers qui, actuellement, héberge une si formidable clientèle.

Ils ont estimé que nos chemins de fer étaient des jouets d'enfants, que nous ne savions pas utiliser l'automobilisme et que notre conception du téléphone dépassait en complexité les fantaisies les plus saugrenues de Charlie Chaplin.

Continuant le tour du locataire, ils ont découvert d'autres lacunes plus graves dans notre éducation sociale. Et ils ont décidé de nous apprendre à vivre. Leur premier soin sera, nous dit-on, de nous enseigner la puericulture. Ils trouvent que nous n'avons pas assez d'enfants et que nous ne savons même pas conserver ceux que nous avons. Une propagande méthodique va être entreprise par nos hôtes pour rendre la race française aussi prolifique que le lapin d'Australie. Des affiches, des tracts et des films éducateurs vont inonder notre territoire.

Une de ces compositions édifiantes a déjà été publiée. Elle représente un bataillon de nouveau-nés brandissant des pancartes où sont inscrites leurs justes revendications :

« Nous voulons, dit l'un, le lait de nos mamans... » « Être tranquilles », ajoute un second avec simplicité. « Être protégés des mouches et dormir seuls », réclame un sybarite... « Avoir des sages-femmes compétentes », insinue un scientifique... Voilà une génération consciente et organisée qui saura se débrouiller dans l'existence !

C'est ainsi que nos invités s'efforcent de payer leur écot. Ils cultivent courageusement leur jardin. Nos hôtes ont des lettres. Ils connaissent nos vieilles traditions et ont lu tout le théâtre de Labiche. Ils ont appris ainsi qu'il est tout à fait convenable, après avoir déjeuné chez un ami, à la campagne, d'emporter le râteau et l'arrosoir et de lui donner un coup de main pour égaler le sable de ses allées et rafraîchir ses laines !

EMILE.

Les orangers

Après être resté longtemps maussade, le ciel de Paris s'éclaircit. La température qui, ces jours derniers encore, était parfois aigre et crispée, s'atténuait.

Et voici l'annonce de la belle saison : aux Tuilleries et au jardin du Luxembourg, les jardiniers sortent des serres les orangers, les palmiers, les grenadiers.

Les caisses vertes sont arrimées sur les cadres roulants et trainées majestueusement par de gros percherons qui marchent d'un pas de sénateur ; au fait, c'est l'allure qui convient aux abords du Palais où se réunissent les Pères conscrits.

L'attelage s'arrête. Le treuil libère ses chaînes et l'arbre-promeneur est déposé sur le sol.

Les allées des jardins publics se parent d'un nouveau décor. Les orangers et les grenadiers vont fleurir. Images de paix dans Paris menacé par les gothas, coquetterie persistante d'une ville qui ne veut point renoncer à sourire.

Pressentiment d'un Immortel

M. Louis Bertrand, l'excellent romancier qui, hier, était candidat en même temps que M. René Boylesve au fauteuil de Mézières, avait d'abord brigué celui de Jules Claretie, que le maréchal Joffre conquit sans coup férir.

M. Louis Bertrand avait même commencé ses visites. Il était allé voir précisément M. Mézières, qui, à ce moment-là, vivait encore, mais qui, à vrai dire, était fort affaibli.

Il s'agit d'une mine qui fut trouvée, sur la côte sud-africaine, par un fermier boer et son fils. Sans méfiance, ils hissèrent cet objet inconnu sur leur charrette et ils en dévisserent la large calotte de cuivre.

C'est alors qu'apparut à leurs yeux sur-

courtoisie faite homme, lui jeta un regard dur et lui dit brutalement :

— Je ne suis pas mort. Mon fauteuil n'est pas libre.

— Mais, répondit M. Bertrand, troublé, je viens vous demander votre voix pour le fauteuil de Jules Claretie.

— Et moi, je vous répète que le mien n'est pas vacant.

Puis, Mézières se tut, et son visiteur le quitta.

Depuis, M. Bertrand voulut succéder à Mézières sous la Coupole.

Est l'ombre courroulée du défunt qui est intervenue pour faire échouer cette candidature ?

EN LIAISON

Une dame importante, une présidente de ce ou de cela, ne doit pas terminer une lettre — une lettre officielle, surtout ! — par la formule : « Recevez... », etc. Elle aura meilleure grâce en écrivant au moins : « Veuillez recevoir... » C'est à ses fournisseurs que l'on dit tout uniment : « Recevez... »

Pareillement, il ne lui faut envoyer ses « meilleurs souvenirs » qu'à des amis intimes, et sa « sympathie » qu'à des relations mi-officielles, mi-mondaines. Quant à ses « sentiments distingués »...

Mon Dieu, que de nuances dans la société bien élevée, que d'affaires ! Et l'on prétend que les traditions n'y sont pas bien gardées !

Il est vrai que dans d'autres sociétés, de moins bon ton, il n'est pas plus aisés de parler comme il convient, de se faire entendre enfin. C'est là qu'il y en a, des nuances difficiles à saisir ! Un étranger y perdrait son latin, ou plutôt son français : à peine si j'y retrouve le mien. Par exemple, quand on répond : « Je comprends... » il faut savoir que cela signifie : « Certes... » Et il en va de tout ainsi. C'est un travail que de suivre la conversation d'une midiniotte ou d'une sœur-aînée.

Mlle Louison, qui porte des robes chez les clientes, et m'honneur de son amitié, me connaît l'autre jour : « Mon vieux, je vous quitte la boîte, je suis de ces matins. La patronne m'a pris pour la voiture, et occupe-toi du chapeau de la gamine ! »

Et cette longue phrase signifiait tout bonnement : « Ça m'est fort égal ! »

Comme je me taisais, un peu ahuri, Louison me demanda : « Eh bien, quoi ? Tu n'y entras pas, que pouic ? »

Traduction en français ordinaire : « Eh bien, quoi ? Tu ne comprends pas ? »

Après quoi, elle conclut, bonne fille : « T'en fais pas, va ! Laisse flotter les rubans. »

Autrement dit : « N'y pense plus, cela n'a pas d'importance. »

Au fond, Louison ne parle pas sans grâce : mais il faut être initié. — MARCEL BOU-LANGER.

La fortune de Gordon Bennett

Gordon Bennett était un des milliardaires américains. On lui attribuait 3 milliards.

Son père lui avait laissé le New York Herald, qui fut concurrençé plus tard par le New York World, qui périclita quand fut acheté par M. Joseph Pulitzer, un simple reporter qui gagnaient péniblement 50 francs par semaine et qui en fit un des premiers journaux des États-Unis, tirant à 1.800.000 exemplaires à seize pages.

Mais le New York Herald garda la supériorité par la qualité de sa rédaction et par le nombre de ses annonces.

Avant de quitter les États-Unis, Gordon Bennett, qui n'a pas de fils et qui était brouillé avec sa sœur, a constitué une société coopérative comprenant depuis le rédacteur en chef jusqu'au plus petit typographe à qui il a laissé la propriété du grand journal américain, ce qui représente une centaine de millions.

Nous signalons à l'indotente administration des Beaux-Arts que la série va probablement continuer.

À la porte des Tuilleries, les sacs qui recouvrent les chevaux ailés de Coysevox sont pourris. Il en est qui laissent échapper le sable qu'ils contiennent. En se vidant, ceux qui sont au bas de l'amoncellement vont provoquer l'éboulement des autres.

Grave menace pour les promeneurs qui passent le long de ces groupes.

Et, peut-être, au moment de la chute, les sacs vont-ils entraîner une aile ou un pied des divins coursiers de marbre.

Singulière protection assurée aux œuvres d'art !

Elle risque de les briser plus sûrement que les bombes des gothas.

pris de rustiques une matière ressemblant à du goudron. Ils y mirent le feu. Le résultat leur causa une telle frayeur qu'ils planterent la leur charrette et s'en furent trouver le policeman. Celui-ci fit transporter l'infâme machine dans un fourré et la couvrit de feuillage.

Elle y resta jusqu'à l'arrivée d'un officier de marine venu du port le plus proche. Ce marin confessa le fermier, qui lui raconta comment la mine récalcitrante avait été ouverte au moyen d'un maréau, d'un ciseau et d'une clef à conserve.

La flamme qui s'était échappée de la mine s'était élevée à une hauteur de cent mètres. Elle avait jeté l'épouvante chez tous les habitants de la côte, qui s'étaient réfugiés les uns sur les collines avoisinantes et les autres sous leur lit.

Le fermier auteur de tout le mal pensait avoir découvert une sorte de grosse marmitte à faire la soupe. Il fut plus heureux que ces dix Irlandais qui, prenant une mine pour un tonneau de rhum, se mirent en devoir de l'ouvrir et furent réduits en bouillie par l'explosion.

Sous bande

Une nouvelle coutume tend à se développer en librairie.

Si vous regardez les livres exposés sous les galeries de l'Odéon ou à la devanture des boutiques sur les boulevards, vous remarquerez qu'ils sont presque tous ceints d'une bande blanche ou colorée.

La bande ne portait naguère encore que ces simples mots : *Vient de paraître*.

C'était une manière d'affirmer l'attention de la clientèle qui, à tort ou à raison — plutôt à tort selon nous — préfère les ouvrages nouveaux aux anciens.

— Quel âge astu ?

Très occupé à tasser son gâteau de sable, le petit répondit :

— Quatre ans.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Jean.

— Jean comment ?

— Jean.

Le monsieur sourit :

— Ce n'est pas un nom, ça ; il y a beaucoup de petits garçons qui s'appellent Jean.

L

LA SEMAINE ÉLÉGANTE



Toque en paille
à cassasse genre
paillasson : la
passe, relevée, est
aussi serré par un
lien de ruban.

Chapeau entièrement
en ruban gros grain hava-
ne serré tout
autour de motifs
d'aigrette noire.

Toque de forme
nouvelle en crin
noir piquée tout
autour de motifs
d'aigrette noire.

LA SIMPLICITÉ EST LA NOTE DOMINANTE DE LA MODE ACTUELLE. — LES PETITS CHAPEAUX ACCOMPAGNENT LE TAILLEUR OU LA VESTE DE TRICOT; LA CAPELINE CONVIENT AUX ROBES DE CAMPAGNE. — LES TRICOTS RAYÉS EMPLOYÉS EN ÉCHARPES, EN ROBES ET EN MANTEAUX. — LE CHAPEAU SOUPLE. — LES GARNITURES EN VOGUE SONT LA PLUME DÉFRISÉE, LE SINGE ET SURTOUT LE RUBAN SOUS TOUTES SES FORMES.

LES grands chapeaux qu'on nous avait fait espérer n'ont pas l'air de se disposer à sortir. Il est vrai qu'à Paris ils n'ont nulle raison d'être et qu'ils ne pourraient point trouver place dans la bousculade du métro que tout le monde emprunte actuellement. Avec une robe légère, une grande capeline souple est jolie et seyante, surtout quand elle est transparente, mais avec un tailleur, avec une de ces robes de jersey d'une seule pièce ou à longue tunique d'une simplicité voulue il ne va guère.

On ne peut nier que le goût de la simplicité ne soit général. C'est peut-être ce qui fait dire que la mode n'est point très nouvelle parce qu'elle ne nous a pas apporté de changements très marquants.

Allez donc mettre des robes à falbalas; actuellement ce serait d'un goût fâcheux!... La tenue sportive qu'on adopte généralement vers la fin de juin à l'époque où d'ordinaire l'on va volontiers goûter à Puteaux ou à La Boule est une nécessité cette année beaucoup plus tôt. Celles que le gros canon a fait partir mènent dès maintenant la vie qu'elles

menaient d'habitude seulement aux grandes vacances; celles qui sont restées à Paris adoptent aussi ces manteaux de tricot et ces chapeaux simples si faciles à porter avec n'importe quelle robe. Les tricots rayés se prêtent à des fantaisies amusantes, aussi bien pour les robes que pour ces vestes sans ouverture qu'on passe par-dessus la tête. On tire un parti agréable des larges rayures, que le tricot soit tout en laine ou rayé laine et soie. L'écharpe de jersey est l'indispensable complément de beaucoup de vêtements; portée autour du cou elle remplace le gros col montant jusqu'aux oreilles de nos manteaux d'hiver; enroulée autour de la taille elle donne sur les robes de toile ou de serge une note particulièrement originale et nouvelle. Les chapeaux se sont bien adaptés à l'heure présente, étant nécessité nouvelle. Ils sont vite mis, peuvent se plier presque comme un mouchoir et trouver place facilement dans les malles que nous imposse la nouvelle réglementation des transports. On voit un peu d'aigrettes et des plumes plates défrisées; on voit aussi du singe qui, sans fragilité, joue la crosse; mais surtout on voit du ruban. Ce dernier est très employé cette saison, non pas seulement en nœuds ou en cocardes garnissant une forme; mais, les chapeaux étant peu garnis, la matière qui les compose est très travaillée, et le ruban plus que n'importe quel tissu se prête à mille fantaisies.

Tantôt il est rebrodé, tantôt il est coulé; sur une forme il est natté, sur une capeline il est froncé comme dans une broderie rococo. Mieux que la paille ou le satin, il fait ces chapeaux souples qui, à la main, n'ont souvent pas de forme bien définie et qui sont si coiffants sur la tête!...

Les chapeaux en tulle sont très en faveur; souvent ils sont faits de fins plis-sés, ou de volants ourlés de paille, ou de jais, ou alternés de biais de tulle et de rubans frôlés.

Le tulle garde sa faveur, mais on emploie plutôt le tulle à réseau un peu large que le tulle illusion qui fit fureur cet hiver. Les longs voiles flottants en tulle cheveu ourlé d'un étroit ruban de taftas assorti et que le même ruban serre autour du cou, enlèvent aux toques de paille ou de chanvre toute sécheresse de ligne.

JEANNE FARMANT.



Robe de jersey gris souris. La jupe, d'un effet zoulave dans le bas, est découpée du haut et rattachée au corsage d'une façon très nouvelle. Le même mouvement se retrouve au corsage.

Robe de jersey de soie rayé cerise et blanc. La longue tunique retournée du bas, est serrée à la taille par un ruban double face cerise et blanc. Le col marin s'ouvre sur un gilet de linon blanc.

La prise d'armes d'hier

Le général Dubail a remis des décorations

Alors, de sentir qu'il était heureux comme ça, on s'est causé... D'abord, des mots; par politesse: « Merci, madame... excusez, madame... » Et puis, on a causé petit, comme si chacun causait du mal; et puis on s'est habitué, et puis a pleuré ensemble; c'était forcément, puisqu'il était pareil à des pauvres femmes, sans mari, avec la même espérance du même deuil... Le premier jour qu'on a été levé, on s'est regardé et on a, en se disant notre âge, qu'on avait bien vieilli en même temps. Alors, comme c'était tout de même fini d'une existence pareille à l'existence des autres, on a décidé qu'on prendrait le petit, pour nous deux. Il est tant à l'heure qu'à l'heure. A l'état civil, on a mis: « Père monsieur ; mère inconnue... » On l'a emmené avec nous; on a loué une chambre, nous deux; on travaille au même méridien; l'une un jour, l'autre le lendemain, puis que l'enfant ne soit jamais seul. Nous aimons pareil et nous obéissons même. On finit par ne plus trouver cela extraordinaire. Ce petit, lui, ne comprend rien: il a deux caresses pour une; il est heureux.

Et vous?... La femme joignit les mains et poussa un soupir:

Nous?... Pensez, monsieur, — on se le dit pas, bien sûr! — pensez qu'à instant sur le regard, ce petit, et instant sur sa figure toutes les souvenances d'autrefois. On songe brusquement: C'est les yeux de mon mari... C'est sa bouche... sa forme de tête... » Et puis on se luit, dans le lit, parce qu'on a bien qu'on ne sera jamais sûre... et bien, si on était sûre, ce serait encore plus affreux... Et on pense aussi qu'en passant d'autres ressemblances vont étreindre: la voix, des goûts, des gestes... mais ce qui vient d'un même sang... Mais, quand ça serait, on n'oserait rien dire: Pour l'avoir élevé ensemble, chaque l'autre trop bien gagné, ce petit... on aurait autant de douleur à le rendre qu'à le laisser...

Le soir tombait; une femme parut au bout de l'allée. Elle était triste et lasse; et plus loin qu'elle laperçut, la première fois:

Jean, mon poulet, viens, voilà maman!

Oui, maman, répondit l'enfant en ramassant sa pelle.

Puis, courant au-devant de l'autre femme, il cria:

Bonjour, maman!

Et toutes deux sortirent du jardin, le petit entre elles, par la main.

Maurice LEVEL.

M. Mourier, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé, vient de remettre au docteur Carrel la croix de commandeur de la Légion d'honneur, en présence de M. Painlevé, ancien président du Conseil; de M. Millerand, ancien ministre de la Guerre; du professeur Pozzi et de M. Tuffier, membres de l'Académie de médecine.

Assistait également à cette cérémonie tout intime MM. Hyde et Finney, de l'armée américaine, le médecin inspecteur

Rouget et quelques amis du nouveau com-

mmandeur.

Trianon-Eryque, rel.; dem. 8 h., Si j'étais roi.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit.

Capucines, 8 h. 30, Paris au bleu! revue; Une

petite fois; Pour dire quelque chose.

Scalas, 8 h. 30, Amour et Cie.

LES THÉÂTRES

Comédie-Française. — La pièce de M. Francis de Croisset: *D'un jour à l'autre*, qu'on donne ce soir au Français, vient d'être représentée avec un grand succès en Italie.

Le comité de lecture a reçu la pièce de M. Georges Bourdon: *Les Chaines*, qui a été écrite entre deux étapes — l'auteur, aujourd'hui sous-lieutenant, est mobilisé — et qui est inspirée par la guerre.

Cette œuvre nouvelle sera mise prochainement en répétition.

Châtellet. — M. Fontanes a décidé de jouer *La Course au bonheur* jusqu'au dimanche 2 juin inclus, époque habituelle de la clôture annuelle du Châtellet. Mais les représentations de cette pièce, dont on célébrera la 200^e cette semaine, ne seront qu'interrompues, et c'est avec une reprise de ce beau spectacle que se fera la réouverture le 31 août prochain.

A l'Association des Artistes dramatiques.

— L'assemblée générale annuelle de l'Association des Artistes dramatiques a eu lieu hier, sous la présidence de M. Pedro Gaillard, qui a été réélu à l'unanimité. Les neuf membres du comité désignés par les mêmes suffrages sont MM. Albert Carré, Brémont, Nunès, Louis Delaunay, Huguenet, André Calmettes, Lestelly, Falconnier et Paul-Jorge.

Gaumont-Palace. — Grand Guignol, 8 h. 30, *l'Expérience du docteur Lorde, le Triangle*.

Déjazet, 8 h. 30, la *Classe 36*.

Th. des Arts, 8 h., *les Gosses dans les ruines*.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut, 02-59), 8 h. 30, la revue *Quand même!* 2 actes, 35 tableaux, 100 artistes.

Olympia (Cent., 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall; match Delmara-Sundini.

Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Rose Amy, Magnard dans la revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, S. A. R. le Prince errant et le Retour de Manivel.

LA JOURNÉE JUDICIAIRE

L'affaire Caillaux

Hier matin, le capitaine Bouchardon a reçu la déposition de M. Josse et hier après-midi celle de M. Nicolle, inspecteur à la police judiciaire.

L'affaire Farqhoum

Hier après midi, M. Allaert, rapporteur adjoint au 3^e conseil de guerre, a procédé à la confrontation entre l'armateur Farqhoum et le capitaine Ladoux et un autre témoin.

L'affaire Humbert

M. Jousselin a entendu hier matin deux témoins dans les affaires Charles Humbert. L'après midi il a longuement interrogé le sénateur de la Meuse.

Les hausses illégales

M. Pradet-Bailleau, juge d'instruction, vient de renvoyer devant le tribunal pour spéulation illégale sur l'essence: Mme Elisa Feuillet, épicière; MM. Maurice Bersihard, entraîneur; Léonard Paris, marchand de papier; Léon Romière, entrepreneur de transports; Ferdinand Serpelle, bijoutier; Léon Lansard, plombier; Frédéric Wagner, représentant de commerce, et Achille Lejeune.

Pour spéulation illégale sur les pommes de terre est également renvoyé en correctionnelle Joseph Razavet.

Entraves au travail

M. Morand a mis sous mandat de dépôt, dans son cabinet, un jeune homme de dix-huit ans, Victor Poucrot, ajusteur à l'usine Mayen, à Suresnes, sous l'inculpation d'entraves à la liberté du travail avec menaces de mort. Il est accusé d'avoir voulu empêcher, en les menaçant de son revolver, les ouvriers de nuit de reprendre le travail.

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'*"Excelsior"*. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Chapeaux CHIC

HÉLÈNE

50, rue des Mathurins, PARIS

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour faire partie personnelle.

Rosette. — Pour vous faire maigrir demandez à Desvilles, ph., 24, rue Étienne-Marcel, ses "Pâtes de Gigirlina", 12 fr. 50 le fl. 10°; 7 fr. 50 le 1/2. Vous y trouverez aussi, pour vous débarrasser de votre duvet genant, « Titania », à 3 fr. 60 le fl.

Jeune mariée. — En règle générale, le linge personnel de la jeune femme est marqué de l'initiale de son prénom et de l'initiale du nom du mari. Le linge de maison porte les initiales du nom des deux familles, en commençant par celle du mari. Mais la fantaisie est permise. Pour le linge de corps surtout, on peut très bien ne mettre que l'initiale de son prénom.

Anne-Marie. — Craignez pour votre épiderme la brûlure des premiers rayons du soleil de mai. Les taches de roussissement sont vite là. Une protection simple et efficace consiste en une couche légère de Poudre de riz de Lucy, adhérente et hygiénique.

Marcie. — Les cheveux qui tombent ont besoin de liberté et de repos. Laissez-les flotter plusieurs heures par jour. Plus d'ondulations, de coiffures compliquées, de chapeaux lourds. S'ils sont secs, massez le cuir chevelu avec de l'huile d'amandes douces ou de la glycérine. S'ils sont gras, faites un lavage tous les 15 jours et laissez-les au soleil. Pas de sechage au radiateur. Je ne puis répondre ici à votre seconde question.

Marie. — Craignez pour votre épiderme la brûlure des premiers rayons du soleil de mai. Les taches de roussissement sont vite là. Une protection simple et efficace consiste en une couche légère de Poudre de riz de Lucy, adhérente et hygiénique.

Marcie. — Les cheveux qui tombent ont besoin de liberté et de repos. Laissez-les flotter plusieurs heures par jour. Plus d'ondulations, de coiffures compliquées, de chapeaux lourds. S'ils sont secs, massez le cuir chevelu avec de l'huile d'amandes douces ou de la glycérine. S'ils sont gras, faites un lavage tous les 15 jours et laissez-les au soleil. Pas de sechage au radiateur. Je ne puis répondre ici à votre seconde question.

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'*"Excelsior"*. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

BONNE OCCASION

14 doubles portes capitonnées, avec leurs ferrures, en très bon état, à vendre. — Ecrire à M. SEGOND, 20, rue d'Englefield, Paris.

Bourse de Paris du 16 Mai 1918

VALEURS COURS précédent COURS du jour VALEURS COURS précédent COURS du jour

PARQUET OH. Fone. 1895 369 75 367...

— — — — — 1893 328 50 329...

— — — — — 1892 321 13 321...

— — — — — 1891 322 32 321...

— — — — — 1890 323 25 323...

— — — — — 1889 324 23 324...

— — — — — 1888 325 11 325...

— — — — — 1887 326 11 326...

— — — — — 1886 327 11 327...

— — — — — 1885 328 11 328...

— — — — — 1884 329 11 329...

— — — — — 1883 330 11 330...

— — — — — 1882 331 11 331...

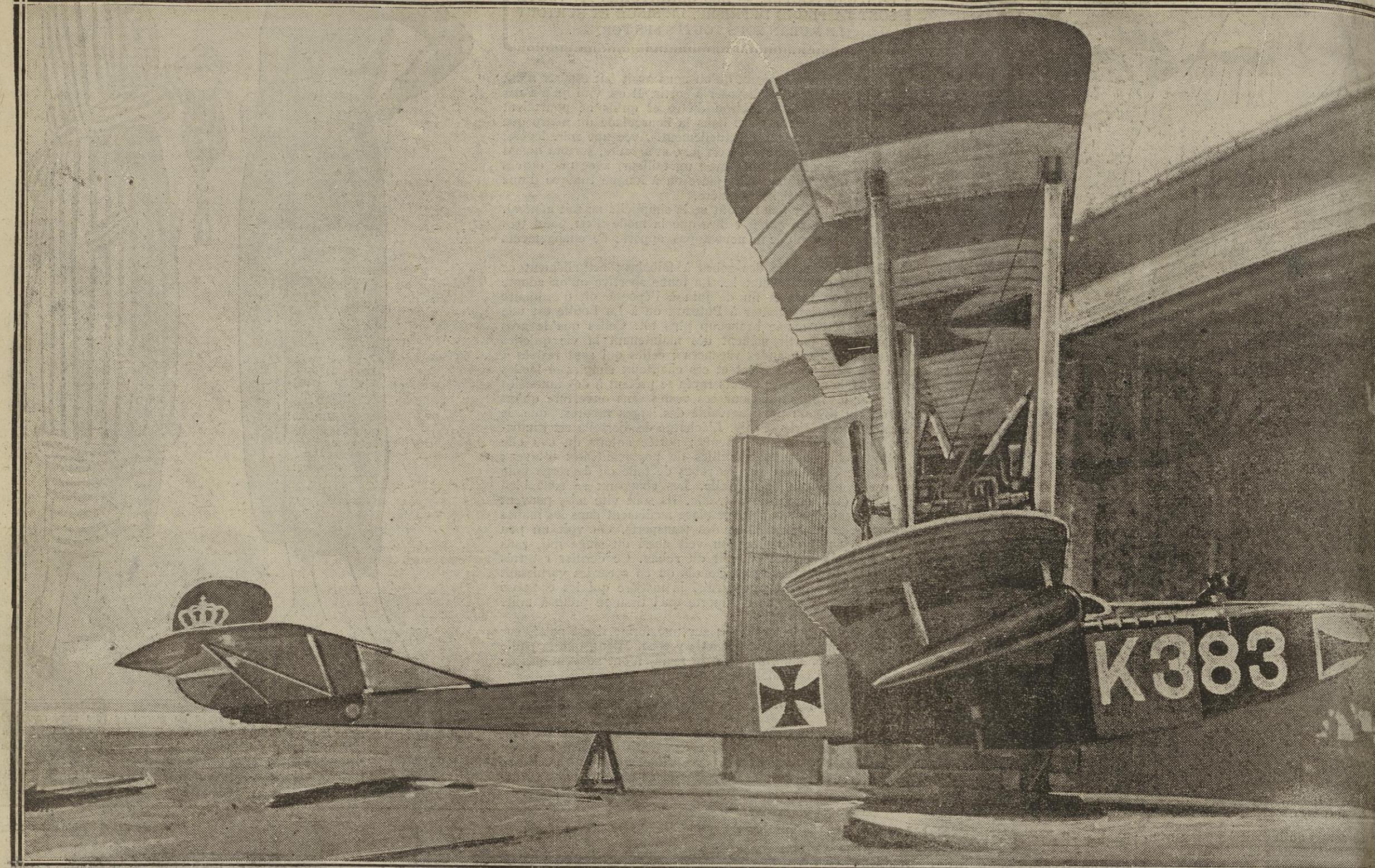
— — — — — 1881 332 11 332...

Chez MERCIER FRÈRES
TOUJOURS 100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers | ANTIQUITÉS

EXCELSIOR

Chez MERCIER FRÈRES
TOUJOURS 100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers | ANTIQUITÉS

LE PLUS GRAND HYDRAVION AUTRICHIEN QU'AIENT ENCORE CAPTURÉ LES ITALIENS



CE SONT DES POSTES DE D.C.A. QUI L'ONT ABATTU PRÈS DE CORIOLAZZO, SUR LA PIAVE

L'aviation autrichienne — est-ce l'annonce d'une prochaine offensive ? — se montre depuis quelques semaines fort active : des raids sont effectués presque quotidiennement au-dessus des positions de nos alliés. Mais ceux-ci ont pris toutes leurs précautions et

parviennent à contenir les efforts de l'ennemi. Récemment, leurs postes de D.C.A. ont réussi à abattre, dans la vallée de la Piave, un grand hydravion, qui transportait 400 kilogrammes d'explosifs. Les officiers qui le montaient ont été faits prisonniers.

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

L'Assemblée Générale s'est tenue le 14 mai sous la présidence de M. Jules Siegfried.

Le Rapport du Conseil fait ressortir les augmentations considérables que présente le bilan au 31 décembre 1917 sur celui de l'exercice précédent.

Ces différences témoignent de la confiance continue du public et de l'efficacité de la récente augmentation de capital.

La Banque Nationale de Crédit a donné un concours constant aux besoins du Trésor. Ses apports aux emprunts de la Défense Nationale ont été s'élargissant chaque année : 14 millions à l'Emprunt 5% de 1915 ; 203 millions à l'Emprunt 5% de 1916 ; 271 millions à l'Emprunt 4% de 1917.

Depuis le début de la guerre, ses souscriptions en Bons et Obligations de la Défense Nationale ont porté sur un capital nominal d'environ 3 milliards.

Dans le domaine industriel et commercial, l'appui de la Banque Nationale de Crédit n'a pas non plus fait défaut à sa clientèle.

Elle a participé, dans une large mesure, à de nombreuses émissions d'actions et d'obligations industrielles.

Sa grande faculté de placement constitue un précieux élément de prospérité.

Le rapport relate ensuite l'acquisition de deux anciennes et honorables banques locales : la Maison Lair, à Lisieux, avec bureaux à Pont-l'Évêque et Livarot, et la Maison Vve Blanchard et fils et Motard, à Tours.

Une nouvelle succursale a été ouverte à Nantes dans les derniers mois de l'exercice.

Le siège du boulevard des Italiens a été ouvert en novembre dernier et les premiers résultats justifient toutes les espérances qui avaient été entrevues à son sujet.

La Banque Nationale de Crédit a également acquis du Crédit Français la majorité des actions du Crédit du Centre à Blois, du Crédit du Rhône et du Sud-Est à Lyon et du Crédit du Sud-Ouest à Bordeaux, et espère trouver dans ces banques le prolongement de sa propre activité.

La situation de trésorerie n'a pas cessé d'être satisfaisante. D'une année à l'autre, les dépôts ont passé de 332 millions à 580 millions.

Pour contre, les disponibilités ont progressé à peu près dans les mêmes proportions :

Millions

Caisse et Banque de France passant de... 28 à 59

Banques et Banquier passant de... 31 à 38

Bons de la Défense Nationale passant de... 32 à 244

Portefeuille-Effects passant de... 118 à 169

LA HERNIE

Il existe plus pour celui qui porte le nouvel Appareil sans ressort de A. Claverie. Les hernieux, sollicités par maintes réclames et tentés parfois par les promesses mensongères des prétendus « guérisseurs », ne doivent rien faire avant d'avoir lu le très intéressant Traité de la Hernie qui leur sera adressé gratuitement sur demande par M. A. Claverie, 234, faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9 h. à 7 h. Passages régul. en Province. (Demander les dates.)

DELICIEUSES SARDINES fumées. N'att. pas la hausse certaine du poisson pour acheter un baril de 500 grosses sardines à 43 francs.

90.000 kil. SAVON 70 %, se recommande particulièrement aux banchissières pour son bon rendement.

CAPELLI, 32, r. Saint-Marc. Vend gros et 1/2 gros.

TOUT l'hypnotisme p. réussir en tout. Notice 0.20. F. Filzière, éditeur, Cosne (Allier).

SAVON de ménage « THE SWEETHEART » postal 10 k. br. 27 f. fco gare, px spé. p. quant. Repr. dem. Ed. J. Pouppe, 120, r. Ferrari, Marseille.

PASTILLES MIRATON • Constipation • 2.50 CHATELGUYON 2.50

Nous rappelons à nos abonnés que toute de demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

EXCELSIOR RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale. La vie artistique. Les procès importants. Les accidents graves. Les événements locaux. La vie économique. Les sports. Tous faits pittoresques.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAUT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

CORNED BEEF

Viande cuite et déossée de 1^{re} qualité. Vente directe au consommateur. La caisse 48 doigt 340 gr. n. d. Le Havre ou Boulogne, 104 f. c. mand. ou rem. Importation directe Echantillon franco 1 boîte, 3 fr. Henri LEBOSSÉ, Corned Beef, Le Havre.

Crème EPILATOIRE Rosée

L'ÉPILIA du Dr SWERLOCK

SPECIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS

Une seule application détruit en quelques minutes

POILS et DUVETS du visage et du cou. Rend la peau blanche et veloutée.

Fiac. 5 fr. mand. ou timb. Env. discr.

S. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-François, Paris.

AVOCAT

Paris. Divorce. Assurances religieuses. Réhabilitation

Procès. Sujets confidentiels. Enquêtes discrètes (32 ans)

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE.

Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étreint la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY

des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est plus encore, la mort subite.

Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibroses, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies

VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

Exigez ce portrait

Abbé SOURY VERSOIS

27 oct. prix Circ. de L.

8 et 9 tour kilo

24 av. 8 h. (Esp. esca

28 mai corde

escr

30 de Éta

de v en 5

30 de

tour kilo

tour kilo